

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Le Ciel, la nuit et la fête, entretien avec Emilien Diard-Detoeuf

Trois mises en scène, des impromptus en intermède et une seule troupe, une seule pensée et un seul auteur, figure tutélaire du théâtre français, pour un ensemble qui renoue avec la veine populaire du festival avignonnais.

Quel est le projet du *Ciel, la nuit et la fête* ?

Emilien Diard-Detoeuf : C'est une trilogie que nous avons composée avec *Le Tartuffe*, *Dom Juan* et *Psyché*, pour explorer le rapport qu'entretient l'homme avec le Ciel – autrement dit avec Dieu – au XVII^{ème} siècle, en lançant des ponts avec notre époque. *Le Tartuffe*, qui se passe dans une société normée (le monde d'Orgon), bouleversée par Tartuffe, faux dévot et vrai amoureux d'Elmire, laisse la place au monde défait et erratique de *Dom Juan*, où la divinité foudroie l'athée, puis au monde de *Psyché*, où les hommes et les dieux se réconcilient par l'amour et la fête. Le titre de cette trilogie rend aussi hommage à Jean Vilar qui définissait ainsi le festival d'Avignon : « *le ciel, le peuple, le texte, la nuit, la fête* ». Cette formule correspond à la façon dont notre troupe conçoit son engagement.

« IL FAUT QUE LE PUBLIC VOIE QUE LE THÉÂTRE EST À HAUTEUR D'HOMME. »

Qu'est-ce que le théâtre populaire dont vous vous réclamez ?

E.D.-D. : Sa définition est mouvante et change chaque année avec les goûts et les envies ; mais il y a des constantes. Nous faisons des spectacles intelligibles mais sans simplisme, en tenant ensemble complexité et nuances. Accessible et exigeant : telle pourrait être la définition du populaire. Être populaire, c'est aussi assumer la fidélité à un public : à Fontaine-Guérin, il nous suit car il fait confiance à nos choix. Enfin, le populaire exige l'accessibilité de la troupe et des acteurs, sans intermédiaire entre le public et la scène : nous servons le vin

à l'entracte, nous déchirons les billets... Pauvreté des décors, simplicité des lumières : il faut que le public voie que le théâtre est à hauteur d'homme. Mais cette pauvreté n'empêche pas le luxe qui tient au fait qu'aucun détail n'est laissé au hasard et que l'envie de faire du beau est inflexible. À Avignon, nous allons essayer de recréer cette atmosphère.

[Comment s'organise la soirée ?](#)

E.D.-D. : Le rideau se lève avec *Grand Siècle*, un impromptu radiophonique proche de ceux dont Molière avait l'habitude et qui adopte la même liberté de ton. Se succèdent ensuite les trois pièces, avec entre chacune, le retour de ce vrai faux plateau radiophonique où se mêlent les vivants et les morts, la fiction et la réalité, pour augmenter la folie de cette traversée, jusqu'au concert cathartique final. Il y a trois metteurs en scène, mais nous sommes d'une génération qui ne met pas le metteur en scène au centre. La troupe ne lui est pas asservi mais sert trois identités qui n'en sont qu'une, dans la diversité et le désordre, comme Jovet définissait le théâtre français...

Propos recueillis par Catherine Robert, publié le 25/06/2021